

D'incroyables ailleurs

« Vous voyez bien qu'il faut m'emmener avec vous. Moi, vous savez, je suis un chien perdu. Et vous savez les chiens perdus, on croit qu'ils sont perdus, mais ce n'est pas vrai. Ce sont des chiens qui cherchent leur vrai maître. Ce sont des chiens tout pleins d'amour, et qui n'ont pas pu le donner... Vous n'en voulez pas, vous, de l'amour, du vrai ? »

J'avais mis toute mon énergie à retenir cette supplique devant le couple en mal d'enfant.
J'étais un caïd. Un dur à cuire, du haut de mes 9 ans.
Pas de place pour les leçons de piano du samedi et les gigots du dimanche dans mon avenir.
L'amour, ce sera dans une autre vie.
J'avais raté le coche à la naissance.
Victime d'un délit de faciès.
Ma mère n'avait pas voulu s'encombrer de moi au-delà des 9 mois réglementaires.

Face au couple, j'avais levé le menton, bombé mon frêle torse qui niait abriter un cœur, et passé fièrement mon chemin, conscient qu'un enfant plus jeune ferait beaucoup mieux l'affaire. Je m'étais assis au pied du platane de la cour, mon pantalon remontant à mi-mollet dévoilait sans complexe des chaussettes dépareillées.

J'avais grandi.

Tant mieux.

Bientôt, j'allais être un homme. Et j'en aurai fini avec ces envies d'ailleurs.

Et puis, c'était comment ailleurs ? Pire peut-être ?

Ici, c'était moi qui me fabriquais mon ailleurs. Le soir, quand la lumière du dortoir s'éteignait et qu'avec les copains, on avait fini nos concours de pets, je me transportais dans une belle décapotable, toute noire et brillante. A côté de moi, sur le siège passager, il y avait une fille de mon âge qui regardait le paysage défiler par la fenêtre. Je ne voyais pas ses traits mais je crois qu'elle ressemblait au fond d'écran du téléphone de Sarah, la cantinière. Une fille aux cheveux blonds et légers comme des plumes d'oreillers qui s'envolaient au vent. Sur la banquette arrière, un chien.

J'étais son maître.

Et c'était lui, le chien tout plein d'amour.

Il était heureux.

Et moi aussi, même si j'aurais aimé que la fille de Sarah me montre enfin son visage.

A l'ombre du platane, j'observais discrètement le couple penché sur un berceau, derrière la porte fenêtre de la pouponnière, faire son marché de l'amour. Bientôt, la petite Emilie qui y dormait profondément aurait un nouveau nom de famille. Bientôt, elle ne se souviendrait plus des matins froids, des portes qui claquent sur des avenir prometteurs et des effluves de javel dans des salles de bain surpeuplées.

J'en étais là de ma rêverie quand je le vis pour la première fois traverser le foyer en poussant un chariot lourd de livres de toutes tailles. Je me souviens de sa tenue excentrique et du clin d'œil amical qu'il m'adressa ce jour-là. Insensible aux railleries que je ne comprenais pas encore, l'homme s'était approché de mon platane et m'avait tendu un livre : le tour du monde en 80 jours.

-Tu connais Jules Verne ? M'avait-il demandé.

J'avais secoué la tête pour toute réponse et m'étais emparé du livre davantage parce qu'il avait une tranche dorée que pour l'intérêt qu'il m'inspirait.

-Je m'appelle Dominique avait poursuivi l'homme. Ce livre est un voyage à lui tout seul. Laisse-toi guider ! Tu me raconteras tes vacances dans quinze jours. Je t'en donnerai un autre.

Il avait tourné les talons sans attendre de réaction de ma part.

A compter de ce jour, je n'ai plus pu me passer de lecture, ni de Dominique qui, une semaine sur deux, ravitaillait le foyer de couleur et de culture.

Le temps passa plus vite sur mon enfance, rythmé des aventures de Phileas Fogg, du Capitaine Némó, d'Arsène Lupin, de Lili des Bellons et de tous ces héros que me présentait le providentiel bibliothécaire bénévole dont le rire tonitruant et la joie contagieuse repeignaient les murs du foyer.

Mon arcade sourcilière porte encore les stigmates de l'après-midi sanglant où j'ai cru avoir les moyens physiques de défendre l'honneur de Dominique face à Charly, un plus grand caïd qui s'était moqué de ses ongles vernis et de ses manières féminines.

Dominique m'avait aussitôt reproché mon accès de violence.

-Pourquoi nier l'évidence ? M'avait-il sermonné. Je suis effectivement homosexuel, je n'en ai pas honte. Et le fait que Charly s'en amuse ne me dérange pas. Je ne changerai pas pour autant. Il s'y habituera, comme j'ai dû le faire.

Au fond, aujourd'hui, je sais que cet événement a marqué un tournant dans notre relation. Au fil du temps, Dominique est devenu pour moi, un symbole de la liberté, un modèle de bienveillance, un ami trois fois plus âgé, un guide spirituel et pour finir, un confident.

Comme il l'avait prévu, même Charly avait fini par s'accommoder de sa différence pour ne plus voir en lui que l'homme extraordinaire qu'il était.

Ses suggestions de lecture étaient aussi pertinentes que ses conseils de vie.

Je me sentais écouté, compris et sans doute pour la première fois de ma vie, sur laquelle aucun parent n'était venu faire son marché, je me suis senti aimé.

Devant les tableaux de la galerie d'art dont il était responsable, il m'initiait aux différentes techniques de peinture. L'huile, la gouache, l'acrylique ne semblaient pas avoir de secrets pour lui. Il me racontait l'histoire des œuvres qui l'entouraient avec une telle théâtralité qu'elles en devenaient fascinantes. J'avais le sentiment de détenir avec lui le secret de leur mystère et de leur beauté.

L'été de ma majorité, je pris mon envol pour un ailleurs qui avait pris la forme d'une cité universitaire. Je goûtais au plaisir d'avoir une chambre pour moi tout seul et ne manquais pas une occasion de la faire visiter à l'une ou l'autre de mes conquêtes.

Je voyais Dominique au café, au cinéma et nous évoquions ensemble mes errements universitaires et sentimentaux. Chacun de nos échanges me remettaient invariablement sur le chemin des études.

Il encourageait chacun de mes projets, pourvu qu'il aboutisse à mon épanouissement. Je ne réalisais pas à l'époque qu'un père n'aurait pas agi différemment.

Cela, j'allais le comprendre six ans plus tard, à l'annonce du décès de mon plus vieil ami, emporté par une maladie que les trithérapies arrivent aujourd'hui à juguler.

Un fleuve salé dévala sur mon enfance, emportant le Nautilus dans le tourbillon de ma détresse. Dominique n'existait plus.

Jamais depuis mes neuf ans je ne m'étais senti aussi seul au monde.

Quelques semaines plus tard j'avais reçu une convocation. Un notaire m'annonça que Dominique m'avait désigné comme son seul héritier. J'ai construit mon ailleurs dans sa maison qui est devenue la mienne. Une lettre, qui en décore aujourd'hui le mur du salon, me disait, combien il aurait été fier d'être mon père officiellement, si mon adoption avait été possible par un homme seul, et qui plus est, homosexuel. Cher Dominique, tu ne sauras jamais combien être ton fils m'aurait rempli de bonheur !

Je suis adulte à présent, instruit, équilibré et fort de l'amour que cet homme m'a donné et que jamais je ne pourrai lui rendre. Entre les livres qui décorent toutes les pièces de notre foyer, j'écris mon histoire qui est aussi la sienne en essayant de m'inspirer de celui à qui je dois tout. Emma, celle de mes petites amies qui a trouvé le cœur sous ma carapace en toc partage aujourd'hui ma vie. Parfois, quand ses cheveux s'envolent par la fenêtre ouverte de notre voiture, je pense à l'ailleurs dont je rêvais enfant, et réalise que j'y suis. Je me dis que je voudrais vivre pour toujours dans l'insouciance que décrivent ces plumes d'oreiller qui s'échappent de la portière dans un sillage parfumé. Ensemble, nous avons adopté un chien qui avait besoin d'un maître à qui distribuer tout son amour. Nous l'avons appelé Philéas en mémoire du premier héros de mon enfance issu du livre que je promène toujours avec moi, au fond de mon sac.

J'ignore pourquoi.

Peut-être parce que cela amuse Emma.

Chaque lecture me rappelle Dominique dont je cultive le souvenir au quotidien, dans chaque recoin de ma mémoire. Alors, pour le partager avec Emma, je l'ai emmenée en pèlerinage sur les lieux de notre première rencontre, au foyer Sainte Victoire.

La directrice avait changé mais nous ouvrit sans difficulté la porte de mon passé pas si lointain. Des effluves de solitude m'étreignirent la gorge et je m'accrochai à l'amour d'Emma pour traverser le couloir aseptisé de mon enfance.

Deux bambins turbulents rivalisaient d'enthousiasme pour en attraper un troisième en faisant ricocher leur rire sur les murs du foyer, me rappelant les moments joyeux qu'involontairement j'avais occultés.

Et puis, nous avançâmes jusqu'à la cour où quelques garçonnets en jogging s'échangeaient un ballon au cuir usé. Je devinai les pensées de ceux qui levaient vers nous de grands yeux inquisiteurs. Non, nous n'étions pas un couple en mal de parentalité. Nous ne faisons pas notre marché de l'amour. Nous avons trente ans et vivions heureux. La question de bouleverser notre confortable équilibre ne s'était jamais posée.

Cependant, là, devant nous, assis au pied du platane qui avait vieilli, un pré adolescent solitaire au pantalon trop court rêvait à un ailleurs plein de promesses.

J'approchai de lui et lui demandai :

-Tu connais Jules Verne ?

Et, en dépit de son mutisme, je lui tendis le livre que je promenais depuis toujours, en lui garantissant un incroyable voyage entre ses pages. Et, comme pour le partager avec lui, sous le regard encourageant d'Emma, je lui promis de lui en apporter un autre, dans quinze jours.